

## Être ou ne pas être postmoderne au Québec

André Lamontagne

Volume 37, numéro 4 (220), août 1995

Littérature et théorie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, A. (1995). Être ou ne pas être postmoderne au Québec. *Liberté*, 37(4), 35–43.

ANDRÉ LAMONTAGNE

## ÊTRE OU NE PAS ÊTRE POSTMODERNE AU QUÉBEC

Nul ne saurait contester la fortune du concept *post-moderne* dans l'ensemble des discours culturels et sociaux qui ont cours au Québec. Nous sommes en effet grands consommateurs, importateurs et producteurs de la chose : *Voir* et *Vice versa* l'affirment à chaque livraison ; *L'actualité* acquiesce ; notre théâtre, notre roman, leurs commentateurs, et jusqu'à notre goût de la porno en témoignent<sup>1</sup> ; enfin — autorisons-nous cet orgueil — l'incontournable *Condition postmoderne* de Lyotard n'est-elle pas une commande du Conseil des universités du Québec ?

Malgré cette belle unanimité, deux questions ne laissent de m'interroger, deux questions qu'il m'arrive de refouler lorsque je joue au critique postmoderne. Comment un peuple qui hésite toujours à accéder au projet moderne de l'État-nation danserait-il soudain sur les ruines de l'Histoire ? Et comment une littérature qui donnait *L'Appel de la race* la même année que Joyce publiait *Ulysse*, qui demeure hantée par son statut national et sa quête identitaire, serait-elle à l'heure de l'Amérique technologique et entropique d'un Thomas Pynchon ? Je discerne plus qu'un effet de mode dans la

---

1. Bernard Arcand, *Le Jaguar et le Tamanoir. Vers le degré zéro de la pornographie*, Montréal, Boréal, 1991.

volonté de faire fi de ces paradoxes, dans cette soif insatiable d'être ou de faire postmoderne au Québec. Et si pareille *doxa* se déploie sous différents ordres de discours, de l'épithète journalistique à la critique d'art, il me semble légitime de prospecter avant tout le champ des études littéraires, puisqu'elle en tire son ambiguïté et, partant, sa force d'attraction.

L'adhésion presque instantanée aux thèses de Lyotard et de Scarpetta, que l'on observe dans la critique québécoise, au début des années quatre-vingt, n'est peut-être pas, à première vue, si suspecte. Tout se passe en effet comme si la remise en question des récits de légitimation ainsi que les concepts d'hétérogénéité et d'hybridité étaient déjà inscrits dans les textes de fiction québécois des deux précédentes décennies et attendaient leur formulation par l'université française. L'absence de toute polémique étonne davantage si on considère qu'au Canada anglais, « on accuse le postmodernisme de tous les excès, le disant tour à tour frivole, insensé, dénué d'idées, bourgeois capitaliste, narcissique, prétentieux, excessif, peu rentable, anti-humaniste, anti-historique, élitiste, schizophrénique<sup>2</sup> ». Ce désintérêt québécois pour l'herméneutique du concept, Janet Paterson l'explique par l'absence d'un débat entre exégètes du *modernism* et du *postmodernism*, ainsi que par une filiation théorique moins radicale.

Une telle spécificité critique n'en demeure pas moins problématique. D'une part, le fait que la critique québécoise ait peu fréquenté Fredric Jameson, Richard Rorty, Ihab Hassan ou Linda Hutcheon ne la met pas à l'abri d'un discours universalisant sur le postmoderne, dont on commence déjà à percevoir les effets dans l'utilisation

---

2. Janet Paterson, « Le postmodernisme québécois. Tendances actuelles », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 79.

vulgarisée du terme. D'autre part, s'il est vrai que la pensée de Lyotard est moins apocalyptique que d'autres en ce qui a trait à l'Histoire, nous invitant davantage à en réviser le statut légitimant et les modalités discursives qu'à en contempler la fin, son application à la situation québécoise n'est pas sans écueils. Toute cette entreprise de réflexion théorique émane de pays s'étant constitués en État-nation au XIX<sup>e</sup> siècle ; elle ne saurait exister sans une hégémonie identitaire et le mythe moderne d'un progrès continu de l'humanité qu'elle s'évertue à contester. Or, il serait hasardeux de prétendre que le Québec se soit satisfait des progrès de la Révolution tranquille, qu'il se soit forgé une identité nationale suffisamment assurée pour se prêter au jeu de la déconstruction ou qu'il ait renoncé à sa volonté d'autonomie politique après la défaite référendaire de 1980.

On peut également se surprendre que les écrits de Lyotard n'aient pas été taxés d'eurocentrisme, contrairement à ce qui se passe dans de nombreux pays où la théorie postmoderne est vue comme une manifestation de néo-colonialisme. Assez curieusement, le Québec ne s'est jamais senti concerné par le militantisme de la critique issue des nations postcoloniales. On trouve pourtant dans les travaux d'une Hélène Tifflin ou d'un Homi Bhabha<sup>3</sup> les éléments d'une poétique appropriée : révision de l'Histoire selon le point de vue du colonisé, représentation de la réalité quotidienne et linguistique de l'Autre, persistance d'une composante politique, tensions entre marge et métropole, etc. L'origine de ces chercheurs semble nous faire oublier que nous sommes aujourd'hui

---

3. Helen Tifflin (en collaboration avec Bill Ashcroft et Gareth Griffiths), *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, Londres, Routledge, 1989 ; Homi Bhabha, *Nation and Narration*, Londres, Routledge, 1990.

les héritiers du colonialisme britannique, comme l'Australie ou certains pays de l'Afrique et des Caraïbes, et des membres du Commonwealth. À ma connaissance, seule Marie Vautier, du côté québécois, cherche à faire le pont entre postcolonialisme et postmodernisme<sup>4</sup>.

Comment donc expliquer cette scotomisation de la problématique postcoloniale ? De deux choses l'une : ou bien les Québécois sont encore trop colonisés pour prétendre au « post » (mais dans ce cas, nous ne saurions être postmodernes) ou bien ils n'ont jamais été suffisamment colonisés (mais des « semi-colonisés », comme semblait le penser Jacques Ferron) pour s'intéresser à cet après. Ici encore, je pense qu'il faut invoquer un de ces mécanismes de dénégation que les Québécois affectionnent. De la même façon que nous vivons une indépendance fantasmée à travers l'existence de notre littérature nationale, le postcolonialisme constitue un sujet tabou comme si, par une opération de pensée magique, on ne voyait plus la pertinence des enjeux posés par *Parti Pris*.

Une autre ambiguïté manifeste dans le discours critique consiste en cette volonté de contribuer au projet postmoderne. Barthes a écrit quelque part que le langage critique doit être homogène à son objet. C'est là une jolie phrase, une invite à écouter les textes, une métaphore que personne n'aurait vraiment songé à prendre au pied de la lettre, jusqu'à ce que, soudainement, il soit devenu impératif d'écrire dans un style postmoderne pour être autorisé à parler de la chose. À quoi tient cette insistance

---

4. On consultera entre autres : « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec. Un point de vue de la "marge" », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 43-61. L'ouvrage de Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération* (Montréal, l'Hexagone, 1989), s'inscrit davantage dans la lignée de Frantz Fanon, d'Albert Memmi et d'autres théoriciens de la décolonisation.

à vouloir effacer la distance critique ? Réclamait-on des critiques d'art qu'ils jouent du ciseau avec leurs articles pour commenter les collages de Braque ? On objectera que l'épistémè postmoderne signifie la faillite de la cohérence analytique et classificatoire, la remise en cause des discours de légitimation et, plus simplement, un doute généralisé qui congédie la faculté de jugement chère à Kant. Il appellerait une redéfinition et un mea culpa de la critique. Comment peut-on encore produire du *méta* sans sombrer dans l'hégémonie, patriarcale ou autre : en se livrant à quelques contorsions typographiques destinées à ébranler nos certitudes cartésiennes, comme le fait Ihab Hassan dans *Paracriticisms*, l'un des ouvrages fondateurs de la critique postmoderne ? Et si, comme l'avait deviné Foucault, la théorie n'est que fiction, doit-on la consigner à l'espace du roman ? Le roman auto-réflexif a certes donné quelques grandes œuvres (pour ne citer que celles de Borges et de Nabokov), mais aussi quantité de mauvais textes de professeurs-écrivains.

On oublie parfois que les pratiques artistiques précèdent leur théorisation, et que si l'institution littéraire québécoise semble ici faire exception, c'est que son ignorance de la critique américaine rendait sa production vulnérable à une récupération par les théoriciens européens du postmodernisme au début des années quatre-vingt. Ce phénomène est sans doute le propre de ce que Jacques Dubois qualifie d'institutions littéraires « molles », en attente d'un vocabulaire et d'une légitimation critiques venues d'ailleurs, mais il s'inscrit cependant dans une confusion temporelle encore plus vaste. Cette « méprise historiographique », pour reprendre l'expression de Pierre Ouellet<sup>5</sup>, consiste à vouloir faire coïncider

---

5. Pierre Ouellet, « Le temps d'après. L'histoire et le postmodernisme », *Tangence*, « La fiction postmoderne », n° 39, mars 1993, p. 112-131.

un postmodernisme littéraire, essentiellement narratif, qui s'oppose au modernisme anglo-américain de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avec une postmodernité philosophique qui se définit contre le discours du progrès et du sujet dans l'Histoire hérité des Lumières. Comme pour compenser sa faible exportation d'œuvres postmodernes, l'institution française cherche à ramener le débat à une perspective philosophique, de sorte qu'on interprète aujourd'hui les fictions d'un Jorge Luis Borges en fonction de la déconstruction d'un sujet constitué au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que l'écrivain argentin cherchait une réponse à la mort appréhendée de la littérature et à la conception autarcique de l'art prônée par les modernistes.

Cette confusion explique en grande partie l'ubiquité du postmoderne. Ainsi, l'on invoque le terme pour justifier la vague de *political correctness* qui déferle sur les campus américains et canadiens-anglais. Pour prouver la nature contradictoire de cette association, je pourrais raconter comment, à l'Université de Colombie-Britannique, un texte du grand écrivain postmoderniste Italo Calvino est à l'index sous prétexte qu'il *pourrait* offenser certaines femmes. Mais, bien sûr, ce n'est pas sans fondement qu'on attribue au postmoderne une sensibilité aux différences, qu'on y voit une pensée ouverte à toutes les opinions. Pour aller vite, on dira que les travaux d'Edgar Morin, de Lyotard, de Claude Lefort ainsi que de Luc Ferry et d'Alain Renault parlent en faveur d'une pensée « faible », d'une démocratie des sujets individuels.

Une telle vision de la société est-elle transposable au Québec? Les tenants de l'idéologie transculturelle soutiendront que oui. Tout en dénonçant les excès de la rectitude politique, Régine Robin affirme que les Québécois pratiquent un nationalisme figé dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle a parfaitement raison et j'ajouterai, sans ironie, qu'il ne saurait en être autrement dans la conjoncture politi-

que actuelle. Un sujet-nation à demi constitué ne saurait souscrire sans réserve au culte de l'hétérogène :

*Le projet n'est pas de créer une culture québécoise ouverte, généreuse, accueillante aux apports de l'Autre, et notamment de l'immigration. Il s'agit de tout autre chose : de la mise sur pied d'un Québec pluriel, transculturel, transnational, sans matrice culturelle commune, qui aurait une primauté de droit et de fait<sup>6</sup>.*

Je diffère d'opinion avec Pelletier lorsqu'il fait du postmoderne le trait d'union entre la visée transculturelle et l'idéologie néo-conservatrice qu'il dénonce. Si son analyse de *La génération lyrique* s'avère rigoureuse, elle n'évite pas un certain raccourci en parlant de la « posture postmoderniste, sceptique, ironique et asociale adoptée par Ricard » (p. 106).

On fait souvent le procès du postmoderne sur la base de cette accusation d'indifférence sociale. Et pourtant, quand on y regarde de près, cet article n'apparaît pas au programme du postmodernisme narratif. Qu'on pense au désormais célèbre plaidoyer de John Barth<sup>7</sup>, où l'auteur affirme la nécessité pour la fiction contemporaine de réintégrer la référentialité externe congédiée par les modernistes ; qu'on lise *The Public Burning*, de Robert Coover, ce merveilleux exemple de *faction* où la narration du procès des Rosenberg est confiée à Richard Nixon. Ce retour du sujet et du social est encore plus marqué dans le roman postmoderne québécois qui, à

6. Jacques Pelletier, *Les habits neufs de la droite culturelle. Les néo-conservateurs et la nostalgie de la culture d'ancien régime*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Partis pris actuels », 1993, p. 16.

7. John Barth, « The Literature of Exhaustion », *The Atlantic Monthly*, n° 2, août 1967, p. 28-34.



vrai dire, ne les a jamais vraiment évacués. J'y vois la conséquence d'un phénomène encore plus significatif, soit l'absence d'une véritable tradition moderniste au Québec. Car si les romans de Jacques Godbout, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Jacques Poulin et Yolande Villemaire appartiennent tous au postmodernisme, de quelle tradition moderniste cherchent-ils à se distancer ? André Langevin, le Gérard Bessette première manière et les romanciers de *Parti pris* se rattachent plus au réalisme qu'à l'autoréflexivité pratiquée par Joyce ou le nouveau roman français. À chaînon manquant, paradigme absent, pourrait-on dire.

La nécessité se pose de faire appel à des critères formels et thématiques pour freiner l'inflation du corpus postmoderne (car, sur la seule base diachronique, Roch Carrier en ferait partie). Quand on analyse la fonction de l'intertextualité et des différents mécanismes d'auto-représentation, les figures de la narration, les réseaux sémantiques, bref, les modalités de la représentation du réel, on se rend compte que plusieurs œuvres des années soixante et soixante-dix (par exemple, les romans d'Aquin) hésitent entre le modernisme et le postmodernisme, entre une ambition totalisante et un décloisonnement du texte. Et même en présence d'un corpus plus résolument postmoderne (*Copies conformes* de Monique LaRue, *Maryse* de Francine Noël, la saga de VLB, les quatre ou cinq derniers romans de Jacques Poulin...), on ne peut s'empêcher de constater la nature hybride du postmodernisme québécois. La problématique identitaire et son corollaire, la fascination pour l'Autre que l'on observe autant dans la fiction que dans la réflexion critique (chez Pierre Nepveu, Simon Harel, Pierre L'Hérault, Sherry Simon), font se démarquer la littérature québécoise de la *doxa* postmoderne. C'est au prix de cette contradiction, entre le récit de fondation d'un pays qui

---

n'existe pas et le dépassement d'un texte national auquel manque le dernier chapitre, que le Québec peut vivre son appartenance fantasmée au postmodernisme.